

LE CONGRES DE DIJON, 1974

Extrait de la *Revue Contacts*, n°89 (1975), p. 4-9.

Du 1^{er} au 3 novembre s'est tenu à Dijon le 2^{ème} congrès général de la jeunesse orthodoxe en Europe occidentale. Faisant suite à celui d'Annecy qui avait rassemblé, en 1971, 300 personnes, le congrès de Dijon dépassera toutes les prévisions : plus de 700 participants, venus de nombreux pays d'Europe occidentale ainsi que d'autres parties du monde; autant de jeunes qu'à Annecy, mais plus encore de jeunes adultes — 25 à 40 ans —, et aussi des enfants et de nombreux représentants des premières générations d'orthodoxes qui, ayant vu dans le dénuement que fut celui des émigrés russes des années 20 et 30, une possibilité de dépouillement et de recentrement sur l'unique nécessaire, ont « tenu » dans la foi, préparant ainsi, souvent sans le savoir et sans aucune perspective apparente, le renouveau actuel.

Pour ceux qui y participèrent, Dijon fut essentiellement une découverte ou une redécouverte de l'Église, dans son unité et sa catholicité d'abord. Membres de communautés urbaines ou de fraternités de disséminés, vivant souvent en vase clos, ce fut l'occasion de « sentir » l'Église, de voir émerger une réalité orthodoxe locale dont ils sont membres, réalité nourrie par l'expérience de l'orthodoxie grecque, slave, arabe, athonite, en communion donc avec l'orthodoxie universelle, se voulant avec elle au service des hommes et cherchant pour cela sa voie propre en Occident. Ce fut aussi une découverte de l'Église comme lieu d'écoute et d'assimilation de la Parole de Dieu au niveau du vécu. Parole prêchée par des témoins qui en ont l'expérience pour avoir misé leur vie sur elle. Et pour ceux-là mêmes pour qui le Christ n'est pas l'évidence ni l'unique espérance, Parole entendue, vérité pressentie, car la Parole vécue ne trompe pas.

Découverte enfin de l'Église comme modalité normale de vie dans le monde : non pas un monde « sécularisé » qui s'opposerait au monde « sacralisé » que serait l'Église, mais bien la vie en communion, en Église, c'est-à-dire la vie en Christ, au cœur du monde et pour que la justice et l'amour de Dieu pénètrent les hommes et transforment le monde.

La dimension ecclésiale de ce congrès se manifeste avec évidence lors de la liturgie eucharistique du dimanche concélébrée par tout le peuple sous la présidence de ses évêques.

Ainsi, après Annecy, où dominèrent la joie et l'émerveillement de la rencontre, Dijon fut le congrès de la fraternité orthodoxe et de la jeunesse d'une Église appelée à vivre et à faire revivre.

Jean TCHEKAN

LA VIE DU CONGRÈS

Tout comme le premier congrès de la jeunesse orthodoxe tenu à Annecy en 1971, le congrès de Dijon, avec une force plus grande encore, s'est déroulé sous le signe de l'Esprit, comme une Pentecôte renouvelée. On ne saurait décrire l'élan profond qui le soulevait, la chaleur de vie qui y circulait, l'accord des regards de tous les participants, l'espérance dont ils étaient illuminés. Ce congrès fut le lieu de la manifestation d'une vie, « la lumière de la vie », où la théologie retrouvait son sens plein de parole de Dieu reçue à la fois dans l'accord symphonique de la communauté, et dans les profondeurs uniques de la personne. Il fut aussi un signe pour l'Église de demain qui, invisiblement, est en train de se construire.

L'affluence massive des participants est un signe des temps, et témoigne du besoin qu'éprouvent les orthodoxes de se retrouver, de prier ensemble, de s'instruire, les jeunes comme les vieux, sur tout ce qui relève du domaine de la foi. Ce besoin se retrouve ailleurs, dans certains grands rassemblements, comme dans une recherche générale des valeurs spirituelles, caractéristique de cette seconde moitié du 20^e siècle. Sans tomber dans un triomphalisme facile, il est parfois réconfortant de Voir que l'Église ne se limite pas aux quelques visages rencontrés dans

une petite paroisse de quartier, mais qu'elle est aussi une force, un peuple répandu sur la surface de la terre, en l'occurrence sur les nombreux pays d'Europe occidentale d'où venaient les délégués. La concélébration d'évêques des patriarchats de Constantinople, Antioche et Moscou, en présence d'une quarantaine de prêtres, au cours de la grande liturgie du dimanche matin, célébrée dans les langues des participants et chantée en français par une centaine d'entre eux, offrit un témoignage visible de l'unité de la foi « puisée au fond du calice eucharistique » (Père S. Boulgakov). Toutes les « juridictions » n'étaient pas officiellement représentées à Dijon, la voie vers l'union canonique comporte encore des obstacles, mais ceux-ci pourront être levés dans l'humilité, la prière, une prise de conscience renouvelée (le la nature profonde de l'Eglise).

Olivier Clément introduit les premiers débats par une conférence, à la fois réflexion sur le thème « Un monde sans Dieu ? », et témoignage personnel d'un homme issu de ce monde, où il lui a fallu chercher en tâtonnant, car « Dieu n'est plus transmis comme un héritage culturel ». Dans le midi languedocien qui l'a vu naître, les gens se partagent entre trois églises : la catholique, la protestante et la « socialiste ». La famille se dit athée, mais le père possède dans sa bibliothèque « La vie de Saint Serge », de Zaïtsev, et sa sœur serre en secret au fond d'un tiroir l'Évangile de Saint Jean. Tout jeune encore, Olivier Clément est bouleversé par la réalité de la mort : « Ceux que j'aime vont mourir... ». Il faut chercher les réponses. Un constat s'impose bien vite : notre civilisation n'a plus rien à nous dire sur la mort, elle veut l'escamoter, ou la supplanter par des idéologies tyranniques ou des techniques d'extase, où la conscience humaine va chercher l'oubli. Mais au plus profond du mal, lorsque le désespoir nous guette, le Christ fait sentir sa présence, et nous donne l'impression que nous existons parce qu'Il nous aime, et d'un amour fou. Tel fut, en ses grands traits, le cheminement spirituel d'Olivier Clément. A ses yeux, la foi orthodoxe a « réconcilié » ses ancêtres catholiques, protestants ou socialistes.

Le métropolite Georges Khodre, du Mont-Liban, introduit d'emblée, en frémissant, son difficile sujet « Paradoxe de l'Église » : l'Église l'emplit de joie et de malaise, elle est à la fois douceur et blessure ; cette communauté qui mange le corps du Seigneur se mange par la haine. Le ton s'enfle en accents prophétiques : c'est dans l'Église que le Christ est étouffé, même si l'Esprit descend dans un fleuve de feu. L'indignité des chrétiens se manifeste à travers la difficulté qu'ils éprouvent à réaliser l'évangile d'amour dans les conditions historiques, sociales ou politique du monde où ils vivent. Dans mon pays, dit l'orateur, l'Église sert non tous les hommes, mais uniquement ses membres. Force est de constater que l'homme du monde athée moderne éprouve plus d'enthousiasme pour la cause de la liberté et de la justice que nombre de chrétiens orthodoxes, imbus de leur foi, repliés sur leur « sagesse », aveuglés par une attitude triomphaliste. Et le métropolite de conclure : c'est par les justes que le monde sera transformé, sinon nous resterons d'éternels pharisiens.

« Un vivant ressuscité d'entre les morts », tel fut le propos du métropolite Antoine Bloom, chez qui l'expérience du médecin des corps vient compléter heureusement celle du médecin des âmes. Citant Bonhoeffer, il souligne l'originalité radicale du christianisme : Socrate nous a appris à faire face à la mort; le Christ a vaincu la mort. Un grand nombre d'hommes (sont angoissés à l'idée de la mort, ils éprouvent du mal à vivre parce qu'ils ne savent pas faire face à la mort. Or la réalité de la mort nous est, tout compte fait, plus familière que nous ne le pensons. Nous l'éprouvons dans notre vie en quelque sorte, lorsque l'enfant, puis l'adolescent, par exemple, meurent en nous pour nous permettre d'accéder à l'âge adulte. Une grande espérance soulève le croyant, car le Christ a triomphé de la mort, en allant la traverser dans son Empire, au fond des Enfers, ce lieu de souffrance où Dieu était jusqu'alors radicalement absent. La grande force qui peut faire obstacle au néant de la mort, c'est la force de l'amour. Seul l'être aimé (par Dieu, par les hommes) existe réellement : « Dire: je t'aime, c'est dire : tu ne mourras jamais » (G. Marcel). La

mort, enfin, est une libération, porte ouvrant sur l'éternité. Quand on est vivant, la mort est une sœur qui nous prendra et nous emportera au royaume des vivants.

Un higoumène du Mont Athos, le Père Basile, apporte le témoignage d'un moine formé dans la grande tradition du monachisme » oriental. Il rappelle certaines exigences posées par une vie entièrement vouée à la prière, et, entre autres choses, l'importance qu'il convient d'accorder au corps comme auxiliaire de l'esprit. Le Christ n'a pas dédaigné d'assumer notre enveloppe charnelle en s'incarnant, et, même transfiguré, il mange et boit avec ses disciples. Un moine accomplit ses prosternations pour assouplir son corps, lui permettre de participer à la prière, le rendre disponible au Seigneur qui vient le pacifier, le consoler. Mais il s'agit d'un mode de vie très éloigné d'un « yoga », pour qui les techniques corporelles amenant à l'extase se suffisent à elles-mêmes. Notre Seigneur n'est pas venu nous apporter d'abord un équilibre psychosomatique (encore que celui-ci soit important à réaliser) ; il est venu nous donner des armes pour vaincre la mort. Aussi le moine n'a pas pour but de parvenir à une concentration extraordinaire, mais de servir l'action de Dieu pour la vie du monde. Par son attitude d'humilité, la douceur de son regard, le Père Basile fut un exemple vivant, intériorisé, d'un témoignage monastique profondément équilibré, particulièrement important aujourd'hui. Il espère avoir la joie d'offrir l'hospitalité à des jeunes dans son monastère de Stavronikita.

Il appartenait, enfin, au Père Cyrille, de Marseille, avec sa force de conviction et sa fougue habituelles, de faire la synthèse du thème médité au cours de ces trois journées. Venant d'un monde de mort, nous allons vers la « lumière de la vie » que nous rencontrons en Christ ressuscité. Comment ? En vivant le mystère de l'Eglise, le mystère de ceux qui croient en Christ. Si le mal et l'injustice sont toujours scandale, dit le Père Cyrille, il est dans la logique des choses que l'Eglise soit un lieu d'affrontement privilégié, le Prince de ce monde s'acharnant précisément à engendrer le mal là où surabonde la vie plus forte que la mort. Mais l'homme est libre de choisir et de mener, s'il le veut, le combat pour sa désaliénation en Christ.

Voilà bientôt trois mois que la grande fête a fermé ses portes. Nous sommes rentrés chez nous et avons repris le labeur quotidien. Mais depuis notre joie est plus grande. Nous avons partagé pendant ces quelques jours une expérience de vie vraie, telle que, au fond de nos cœurs, nous la souhaiterions chaque jour. Et nous savons bien que cela est non seulement possible, mais que cela est précisément ce que le Christ nous donne et ce à quoi il appelle tout être humain. Dans le quotidien de nos vies, au plus profond de nous-mêmes, laissons-nous donc pénétrer et transformer par cette « lumière de la vie ». Une « Pentecôte renouvelée », telle est la vraie vie de l'Eglise. Il faut lui laisser l'occasion de renouveler sa Pentecôte, de se laisser inonder par le grand feu de Dieu

Michel EVDOKIMOV.